

# Les pierres tombales héraldiques de Saint-Jean de Malte

Autor(en): **Engel, Claire-Eliane**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Archivum heraldicum : internationales Bulletin = bulletin international = bollettino internazionale**

Band (Jahr): **78 (1964)**

Heft 4

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-746230>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Les pierres tombales héraldiques de Saint-Jean de Malte

par CLAIRE-ELIANE ENGEL

Je désire attirer très brièvement l'attention sur un trésor d'héraldique qui semble avoir été à peu près négligé jusqu'ici : les 379 pierres tombales armoriées qui forment le dallage de l'église Saint-Jean, à La Valette (Malte). Il s'agit là d'un monument

térêt, pour l'histoire du blason, ainsi que pour l'histoire tout court. Il est relativement facile de se faire une idée de ces dalles : elles ont toutes été reproduites dans l'admirable ouvrage de Sir HANNIBAL SCICLUNA, *The Church of St John in Valetta*, publié à Rome en 1956. Il est impossible



Fig. 1. Tombe du commandeur Pinto Coutinho



Fig. 2. Tombe du bailli de Ricard



Fig. 3. Tombe du bailli de Saint-Simon

de trop admirer ce très beau travail, qui met en valeur tout une série d'aspects inconnus de la vie de l'Ordre de saint Jean de Jérusalem à La Valette. Mais il faut aussi regretter que, comme presque tout ce qui touche à l'histoire de l'Ordre, ces éléments aient été à peu près complètement négligés par les historiens... et aussi par les héraldistes.

On sait — en gros — que Saint-Jean, église conventuelle de l'Ordre, a été commencée en 1566, en même temps que la plupart des édifices de la ville à laquelle le Grand Maître Jean de La Valette-Parisot allait donner son nom. L'église est achevée très rapidement : la simplicité, pour ne pas dire la pauvreté de son architecture, permet de comprendre la raison de cette vitesse. Mais, dans un cadre très sobre vont s'accumuler les trésors. Il ne saurait être question ici de parler des toiles du Caravage, du plafond de Mattia Preti, du chef de saint Jean-Baptiste de Pierre Puget ; il suffit de les citer.

L'église terminée, les Grands Maîtres morts à Malte sont enterrés dans la crypte dans des sarcophages de marbre, parfois

surmontés d'une statue : c'est le cas pour La Valette. Sa statue est un admirable géant de bronze. A partir d'Alof de Wignacourt, mort en 1622, les Grands Maîtres reposeront dans l'église même, et leurs tombes sont ornées de monuments somptueux où se mêlent le bronze, le cuivre, le porphyre, le marbre, les mosaïques, etc. Les chevaliers — 379 d'entre eux, un très petit nombre — vont dormir sous le sol de l'église et leurs amis ou leurs parents font recouvrir leur fosse de pierres tombales. Le premier chevalier enterré là est, semble-t-il, Francisco de Saavedra, mort en 1620 : il est possible qu'il soit parent de Cervantès. Les derniers chevaliers seront enterrés vers 1810, alors que l'Ordre a déjà quitté l'île.

Il est difficile de savoir pourquoi tel ou tel chevalier est inhumé à Saint-Jean. Il ne devait pas y avoir de règle fixe. On y trouve de très vieux seigneurs, morts à 80, 90 et même 92 ans ; et aussi de tout jeunes gens, morts en mer ou à l'hôpital à 20 ou 25 ans ; il y a même un page de 13 ou 14 ans, le petit Louis de Saint-Pol. Naturellement, les plus grands noms de

l'Ordre se trouvent là : le bailli de Schauenbourg, Grand Prieur d'Allemagne, le bailli de Marbœuf, gouverneur de La Vallette, le bailli de Saint-Simon (fig. 3), cousin du duc, ambassadeur à la cour de France, et qui a manqué de peu d'être Grand Maître, le bailli de Schönau (fig. 7), chevalier suisse, le bailli de Fleurigny. Il y a là les grands marins de l'Ordre, Chambray, Saint-Pierre, Langon, Baroncelli-Javon, Lomellini et aussi le peintre

qui a décoré tout Malte, chevalier profès, Mattia Preti. On trouve là des Brûlart de Genlis, des Ricasoli, un Médicis, le commandeur de Blécourt-Tincourt, qui est consul de France, l'« homme du roi », beaucoup d'autres. Et, à côté d'eux, bien des chevaliers dont plus rien ne subsiste que leur nom sur cette dalle. Certaines tombes ne sont que des cénotaphes : le bailli Claude de Saint-Simon avait été enterré à Sainte-Marie-de-Latran, à Paris, dans l'enclos du Temple, et le bailli de Langon, tué dans un combat naval devant Oran, est enterré à Carthagène.

Chaque dalle, incrustée d'une mosaïque de marbres de couleur, comporte le blason du chevalier, son épitaphe et, le plus souvent une scène décorative de la plus haute originalité. Les blasons sont rendus avec une fidélité et un talent extrêmes. Les artisans locaux ont un style qui ne change pas au cours des deux cents ans pendant lesquels ils disposent leurs mosaïques funéraires. Mais les couleurs et les symboles héraldiques sont exacts. Ils sont aussi d'une grande beauté. Azur et gueules, en particulier, ont un éclat admirable. Les marbres de couleur sont sans doute importés d'Italie, car il n'y en a pas à Malte. Le dessin des blasons est très libre, donnant aux écus des formes fantaisistes, tourmentées, même lorsqu'il s'agit d'écus français, dont la forme devrait être des plus sobres. Quelques blasons, peu nombreux, ont des cimiers, beaucoup portent des couronnes. Aucun n'a de manteau. Les tenants sont traités avec une imagination débordante. Le tout est disposé avec beaucoup d'art.

Les épitaphes sont la plupart du temps en latin ; un petit nombre en français ou en italien. Elles comportent le nom et les titres du mort, son grade dans l'Ordre et, parfois le récit de ses exploits ou de sa mort au combat. Naturellement — et ceci est très précieux — ses dates de naissance et de mort. Comme il n'y a rien dans les archives de l'Ordre qui ressemble à un état civil, on a ainsi quelques documents



Fig. 4. Tombe du chevalier Lopez



précis. Les épitaphes portent presque toutes D. O. M., quelquefois le monogramme grec du Christ. On trouve parfois « *Sta, viator et ora!* » ou « Passant, priez Dieu pour son âme! ». Le bailli Lomellini, dans une grande phrase, est dit « mort, vainqueur de la mort ». Mais on est surtout frappé par la rareté de tels textes. Une seule tombe porte une croix, serrée dans les bras d'une jeune femme voilée, la Foi ou la Religion, sans doute. Pas un seul crucifix, une seule image de saint, sinon les deux figures de saint Jacques en pèlerin qui tiennent l'écu familial du commandeur de Romieu (fig. 5) qui porte en chef une besace de pèlerin chargée de la coquille. Un chevalier de Souza invoque saint Vincent de Paul : il est le seul. Sans doute, toutes les tombes portent la croix de Malte, comme pièce des blasons. Mais est-elle autre chose qu'un symbole héraldique? Est-ce là une marque d'orgueil ou d'humilité? Les inscriptions funéraires pourraient pour la plupart convenir à des stoïciens mieux encore qu'à des chrétiens. Elles reflètent une philosophie hautaine, très noble, une indifférence à la mort digne des personnages intrépides que furent la plupart des chevaliers de Malte, pas d'attitude chrétienne, même au XVII<sup>e</sup> siècle, où leur position religieuse était plus nette qu'à l'âge des Lumières. Les chevaliers de Malte n'étaient pas des moines — on ne le leur demandait pas — ils ont parfois été des libertins; mais ce détachement hautain est un trait psychologique assez surprenant et neuf.

Un détail le souligne : l'étonnante danse macabre qui serpente sur les tombes de Saint-Jean. La Mort y règne comme sur les murs des cloîtres, au XIV<sup>e</sup> siècle. La Mort est partout, squelette dessiné avec un grand réalisme et une originalité morbides. Sur la dalle du bailli de Ricard (fig. 2), un squelette médite (1716); sur celle du chevalier des Salles, il brise un obélisque (1785) et un écu sur celle du chevalier Gargallo (1724). Il arrache le buste du bailli de Saint-Simon (fig. 3), (1777), em-

porte le cercueil du chevalier Grognet (1714). Des squelettes voilés hantent les tombes du chevalier Magalhães (1711), du comte de Lando (fig. 6), (1726), d'Arrigi (1750). Un squelette gît dans sa tombe sur la dalle du commandeur Silvestri (1714). Un autre symbole est la pendule, qui marque l'irréparable fuite du temps. Un squelette chevauche une horloge sur la dalle de Figuera (1720); le commandeur de Cespédès (1650) a une Renommée au-dessus de la sienne. La fuite du Temps est une autre hantise retracée sur ces étonnantes pierres tombales. Sur la tombe du commandeur Pinto Coutinho (fig. 1), mort en 1736, le Temps ouvre un tombeau, et trouve le blason du chevalier ainsi qu'une inscription : « *Req. in Do.* »



Fig. 5. Tombe du chevalier de Romieu



Fig. 6. Tombe du commandeur de Lando

(*Requiescat in Domino*). Au-dessus du sarcophage se dresse un mur percé d'une fenêtre ronde à travers laquelle on aperçoit la mer et des rochers.

Il y a des raretés parmi des dalles. Sur la tombe du bailli de Fleurigny est représenté le combat naval qu'il a gagné sur les Turcs. C'est la reproduction d'une des petites gouaches qui illustraient les exploits des marins de l'Ordre, exécutée avec une grande minutie. Les tenants sont deux images d'esclaves turcs. Sur la tombe du chevalier Lopez (fig. 4), obscur Espagnol mort en 1795, la Renommée, coiffée du casque du porte-étendard de l'Ordre, pleure sur une urne. Et cette urne est un vase grec rouge à figures noires, grandeur nature. Or, ces vases grecs n'avaient attiré l'attention des érudits et des collectionneurs que depuis peu de temps : l'un des premiers spécialistes avait été William Hamilton (plus tard, Sir William Hamilton), ministre d'Angleterre à Naples. C'était seulement aux alentours de 1780, avec le renouveau de l'intérêt porté à la Grèce, que l'on avait commencé à étudier les vases trouvés en Campanie. Les chevaliers de Malte en général, et Lopez en



Fig. 7. Tombe du commandeur de Schönau

particulier, n'étaient pas des savants : on ne le leur demandait pas. Il est donc surprenant de voir un pareil ornement sur cette tombe. Sur la dalle du commandeur Tancredi, mort en 1722, on a tout un paysage funèbre, avec une pyramide entourée de cyprès, entre lesquels s'ouvre la porte d'un caveau : transposition des décorations chères aux artistes baroques.

Il serait possible de citer bien d'autres tombes dont les extraordinaires décors

devraient être étudiés de près. L'église Saint-Jean de La Valette renferme une collection d'œuvres d'art sur ses pierres tombales. Du point de vue de l'héraldiste, comme du point de vue du spécialiste de l'histoire de l'art, elle offre un champ de recherche tout neuf et d'un intérêt exceptionnel.

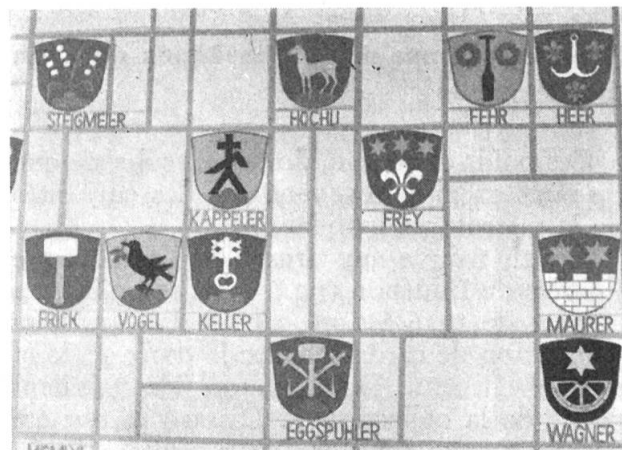
Tous les clichés m'ont été aimablement communiqués par le Dr Canchy, du National Museum de La Valette.

## Miscellanea

### Heraldisches aus Klingnau

Unser Mitglied, Bezirkslehrer Hermann Welti in Leuggern geht nicht nur seit Jahrzehnten den heraldischen Denkmälern der Bezirke Zurzach und Laufenburg nach (über die er mehrfach auch im Schweizer. Archiv für Heraldik berichtet hat) sondern er hat auch verschiedene eigene heraldische Malereien ausgeführt. Hier möchten wir besonders auf eine Arbeit hinweisen, der ein öffentlich-repräsentativer Charakter zukommt und da solche Schöpfungen grösseren Massen in unserem Lande nicht alltäglich sind, stellen sie für den damit Beauftragten wertvolle Möglichkeiten dar, die Aussagekraft heraldischer Kunst auch für die Gegenwart zu bekräften.

Im Städtchen Klingnau wurde das Gebäude der *ehemaligen Propsteischeune* (das dem ehemals st. blasischen Propsteigebäude gegenüber liegt) vorzüglich restauriert, es beherbergt heute neben Schulräumen u.a. die Stadtkanzlei und ein gediegenes Sitzungszimmer. Auf Initiative von Stadtmann Niklaus Schleuniger wurde in diesem Raum eine *Wappenwand* geschaffen, deren Ausmasse ca. 7 m in der Länge und ca. 3,5 m in der Höhe betragen. Bezirkslehrer Welti verstand es nun in meisterlicher Weise durch vertikale und horizontale Gliederung die Fläche aufzuteilen und in lockerer Anordnung die Wappenschilder der heute noch im Städtchen bestehenden und vor 1798 verbürgerten Geschlechter anzuordnen. Die Wappen sind



Ausschnitt aus der Wappenwand im Sitzungsraum des Gemeinderates Klingnau

ca. 55 cm hoch und in frischen Farben gehalten, für die Anordnung (von links nach rechts) galt einmal das Alter der Geschlechter, andererseits wurde bewusst Rücksicht auf die Wappenfarben genommen. Die Wappenwand präsentiert sich nunmehr (sie wurde 1961 ausgeführt) als ein sinnfälliger und farbenfroher Schmuck des Raumes und das Werk gereicht sowohl der Stadt Klingnau als dem Künstler zur Ehre. Beglückwünschen möchten wir an dieser Stelle Hermann Welti vor allem zur getroffenen Konzeption, statt bloss die Schilde aneinanderzureihen erwirkt deren wohlberrechnete Verteilung auf die gesamte Wandfläche die nunmehrige ornamentale Zierde